Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 49

Artikel: La bedzette : (suite et fin)
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226125

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

comme une onde qui s'élargit, le mot faisait résonner plus profondément le sentiment rouillé, la conscience émoussée de l'ivrogne. Dans cette tempête qui roulait ses idées comme un vol de feuilles sèches, dans cette crise violente, proche du délire des buveurs, l'équilibre d'apathie, de paralysie sentimentale où il avait vécu jusqu'ici se rompait. Cette revanche de l'irréductible affection de l'enfant pour ses parents, précipitait l'ivrogne dans un abîme de douleur. Il souffrait de tout son pouvoir de souffrir et de sentir, refoulé, capitalisé et dormant dans les tréfonds de son être. C'était une liquéfaction soudaine de toute haine, de toute dureté, en une douleur puérile et profonde à la fois.

Et Jean-Louis sanglotait ; appelait l'absente; c'était en vain ; partie pour toujours. L'ivrogne, les yeux rivés sur la chaise, symbole de la disparue, et qui semblait avoir gardé à son dossier l'inflexion de la vieille échine, se traîna sur les mains et les genoux jusque vers la fenêtre.

Et pleurant, hoquetant, appelant, jurant, il s'étendit en pleine lumière jusqu'à ce qu'au bout de quelques minutes il s'endormit lourdement, tandis que le chat, rassuré, venait à pas de velours flairer le visage blafard et souillé de l'ivrogne, qui serrait dans ses mains crispées, les pieds de la chaise de sa vieille mère, morte.

Benjamin Grivel.

EXCÈS DE PUDEUR

PAR un après-midi d'un des beaux dimanches de ce dernier automne, M. et Mme Petitcœur résolurent de se joindre à la foule des promeneurs et d'aller longer le lac aussi loin que le sentier de la rive le permettrait. La nature était pleine de ce soleil aux rayons obliques qui ne voit pas que le dessus des choses, mais qui, du matin au soir, faufile plein de malice ses jets de lumière également sous les feuilles des arbres, sous les pierres semées sur le sol, sous les vagues mêmes du lac, après avoir fait ruisseler l'or liquide partout où ces jets pénètrent. M. et Mme Petitcœur étaient accompagnés d'un bambin — « Gui-Gui » pour les intimes, Guillaume pour le reste du monde, — un petit bonhomme d'environ cinq ans, auquel cette promenade dominicale avec ses parents faisait l'effet d'un véritable voyage de découvertes et d'aventures. Trottinant de-ci, de-là, zigzaguant et pirouettant sur le sentier, il lui arrivait parfois de se heurter aux nombreux promeneurs qui, en souriant, le remettaient d'aplomb sur de frêles jambes que le choc avait faites chanceler. A un coude brusque du chemin, il se produisit cependant une collision plus sérieuse. Un fox-terrier en pleine course surgit à l'improviste. Il frôla à peine Gui-Gui qui en ressentit un tel effroi qu'il tomba tout de son long sur le sentier fort heureusement rembourré de feuilles mortes. Cela n'empêcha pas de grosses larmes de rouler comme des avalanches sur les joues pâlottes de l'enfant. Tôt après, une réaction fort naturelle en de pareilles circonstances se fit sentir et notre petit homme, à peine consolé, glissa un mot à l'oreille de sa mère qui le consolait un peu à l'écart, derrière la haie voisine. La maman rejoignit ensuite son mari et, du chemin, surveilla Gui-Gui. Le voyant immobile comme une statue et regarder très fixement une branche d'arbre des environs, elle l'appelle: «Gui-Gui, je t'en prie, dépêche-toi.» Et comme l'enfant ne répondait pas, la mère, plus pressante, reprit: « Gui-Gui, as-tu bientôt fini? » Petit Guillaume se tourna vers sa maman et, quelque peu honteux, lui dit : « L'oiseau me « regade ! » En effet, un merle bien dodu, dérangé probablement par l'apparition inopinée de l'enfant, écarquillait de gros yeux ronds à deux ou trois mètres de là. Mme Petitcœur s'avança en riant, ce qui mit l'oiseau en fuite et permit au pudibond Gui-Gui de faire pipi en paix, puisque l'oiseau ne le regardait plus.

Aimé Schabzigre.

LA BEDZETTE

(Suite et fin.)

La fin d'octobre fut détestablement pluvieuse. Les chèvres tremblaient dans les champs détrempés, et la Bedzette, un sac sur les épaules, songeait que les temps étaient proches. Et elle disait :

— Pourvu que la petite ne se rhumatise pas!

La pluie continuait, infatigable, enveloppant les monts et la plaine de tristesse. Les chèvres n'aimaient pas cette terre gluante, ces herbes mouillées, ces feuilles à demi pourries. L'écurie chaude, le foin bien sec, le voisinage des vaches placides, voilà ce qu'elles voulaient maintenant.

A Montemagne, il pleuvait aussi, dans la ruelle. Les ruisseaux vagabonds, chaque jour, creusaient des ornières plus profondes. Les pierres luisaient de propreté, montrant leurs veines bleues sur un fond gris. Et du côté vent des maisons, la mousse appliquait sa lèpre verte. Les étrangers étaient partis. Le soleil aussi.

Or, certain soir, vers les cinq heures, au bas de la ruelle montante, la Bedzette apparut, portant une chevrette sur les épaules, deux pattes de ci, deux pattes de là, une Bedzette rayonnante, avec ses souliers ronds de naine, son bonnet aplati, son nez écrasé, ses dents jaunes, ses petits yeux obliques qui clignaient de côté vers la tête de la chevrette, dont le museau rose, malicieux et fatigué, oscillait à chaque pas.

— A-t-on jamais vu chose pareille ! disait la boulangère accourue.

Et Madelon répétait en écho :

— C'est une affaire impossible !

Des hommes s'arrêtaient, un bidon à la main. Puis une robe noire déboucha au tournant du chemin. C'était M. le curé. Il marchait à grands pas, le buste balancé, et ses rudes souliers heurtaient les pierres.

— Bonsoir !... dit-il avec bonhomie.

Puis, se ravisant :

— Mais... mais.. c'est vous, ma brave Bedzette !...

La Bedzette était confondue. Ça lui fit autant d'effet que si le saint de pierre, là-haut, au carrefour, était sorti de sa niche pour lui parler. Elle ouvrit la bouche toute grande, mais rien ne vint.

Alors la boulangère :

— Monsieur le curé, la Bedzette revient de sa place et elle a acheté cette chevrette pour l'élever... Voyez-vous ça !... C'est admirable !

Mais la Bedzette en avait assez. Il n'y a rien de plus énervant que la popularité pour une cervelle un peu tremblottante. Et puis, ce n'était pas le moment de s'amuser : il fallait loger la chevrette. Très étonnée, la vieille écurie de Jean-Ignace vit sa porte s'ouvrir. La Bedzette graissa le licol un peu moisi, elle monte à la grange où dormait un tas de foin de l'an passé, en redescendit une brassée ; puis, à la cuisine, elle balaya, frotta, alluma le feu. De sa vie, elle n'avait déployé une ardeur pareille.

Mais, quand tout fut fini, quand la flamme joyeuse chassa les ténèbres, et fit danser une lueur confortable à l'écurie dont la porte était ouverte, un bêlement tendre s'éleva. Il signifiait: « Merci, maman Bedzette !... » Alors, tumultueusement, la Bedzette vint embrasser sa chèvre, et elle disait :

— Va, ma belle, ne crains rien... Je suis là ! Je saurais assez te protéger... Ah ! si bête qu'on soit, on a su se retrouver une Boquillonne. Je m'en vais me faire une écurie de mes chèvres à moi... Parfaitement ! Et puis, c'est qu'on sait où trouver l'argent, maintenant... Personne ne me peut plus rien... Tu verras l'herbe qu'on se tient par là-haut... Elle saoûle comme du vin, la même chose...

Au moment de quitter sa Boquillonne, la Bedzette lui glissa encore :

— Si tu as peur, bêle seulement... Je reviendrai !

Mais la chevrette ne bêla pas. Elle était fatiguée et s'endormit vite dans la paille fraîche. Dans sa cuisine, la Bedzette alluma sa lampe ; elle voulait le plus de lumière possible pour fêter son retour. Elle se coupa une bonne tranche au saucisson qu'on lui avait offert en bas, un large morceau de pain bis, et puis elle se prépara un café dont le parfum lui sembla d'autant plus savoureux que le cornet entier, elle l'avait payé à beaux deniers comptants.

Dans le brasier, les branches claquaient comme des castagnettes. Tout à coup, enchantée, émerveillée de se trouver aussi bien chez elle, et d'avoir enfin une chèvre à l'écurie, la Bedzette, renversée en arrière, se mit à rire, à rire, à rire... A la muraille, saint Joseph regardait, bienveillant. Ensuite, ça sentit encore plus fort le café noir. Puis tout s'éteignit, et on entendit ronfler. Des braises trouaient encore la nuit de leur œil rouge.

Au village, la nouvelle du retour de la Bedzette courut en traînée de poudre. Le lendemain, le président vint rôder près de la maisonnette. Il n'était pas content. Il avait trouvé à la Bedzette une place dans une ferme, à la plaine, près de Villard, pour tout l'hiver. Pourquoi la vieille était-elle donc remontée sans avertir ?... Il allait falloir la redescendre.

Justement la Bedzette, écurie grande ouverte, soignait sa protégée.

— Hé bien ! fit le président rudement, tu en fais à ta tête...

Il jetait un regard malveillant à Boquillonne II. Aussitôt, prête à la défendre, la Bedzette se mit devant. Le président ne savait trop comment arriver au fait.

— Il paraît que tu t'es bien plu par en bas... Joli pays... Braves gens... Tu pourrais y retourner quand tu voudras.. J'ai une place pour toi...

Mais la Bedzette s'était redressée, transfigurée. Maintenant elle avait charge de famille. Une autorité brillait sur son front.

— Redescendre à la plaine, que vous dites ?...

Alors, dans une gradation de glapissements indignés, elle articula quatre fois :

— Non !... non !... non !... et non !

Le président se fâcha. Et il lança, sans perdre son temps à discuter, l'argument décisif, irrésistible :

— Si tu ne descends pas, on te supprime ta pension d'hiver...

La Bedzette ricana.

— Ma pension ?... Vous pouvez la boire... Je n'ai plus besoin de vous, de personne... J'ai une maison, une chèvre et de l'argent honnêtement gagné... Ça me suffit...

Le président recula, dompté. Cette Bedzette, aurait-elle hérité du diable ? Il essaya pourtant encore :

— C'est ton dernier mot ?.... Tu ne veux plus redescendre ?....

De nouveau, farouche, la Bedzette prononça :

— Non !... non !... non !... et non !

Et puis, elle se verrouilla dans son écurie.

Benjamin Vallotton.

Avez-vous acheté

l'Almanach du Conteur

pour 1935.

C'est la dernière heure qui sonne pour vous le procurer à l'épicerie de votre village.

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Tél. 34.366 Lausanne
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

„Diablerets“ pur ou à l'eau.
„Diablerets“ cassis,
„Diablerets“ citron,
„Diablerets“ grenadine.

Pour la redaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.